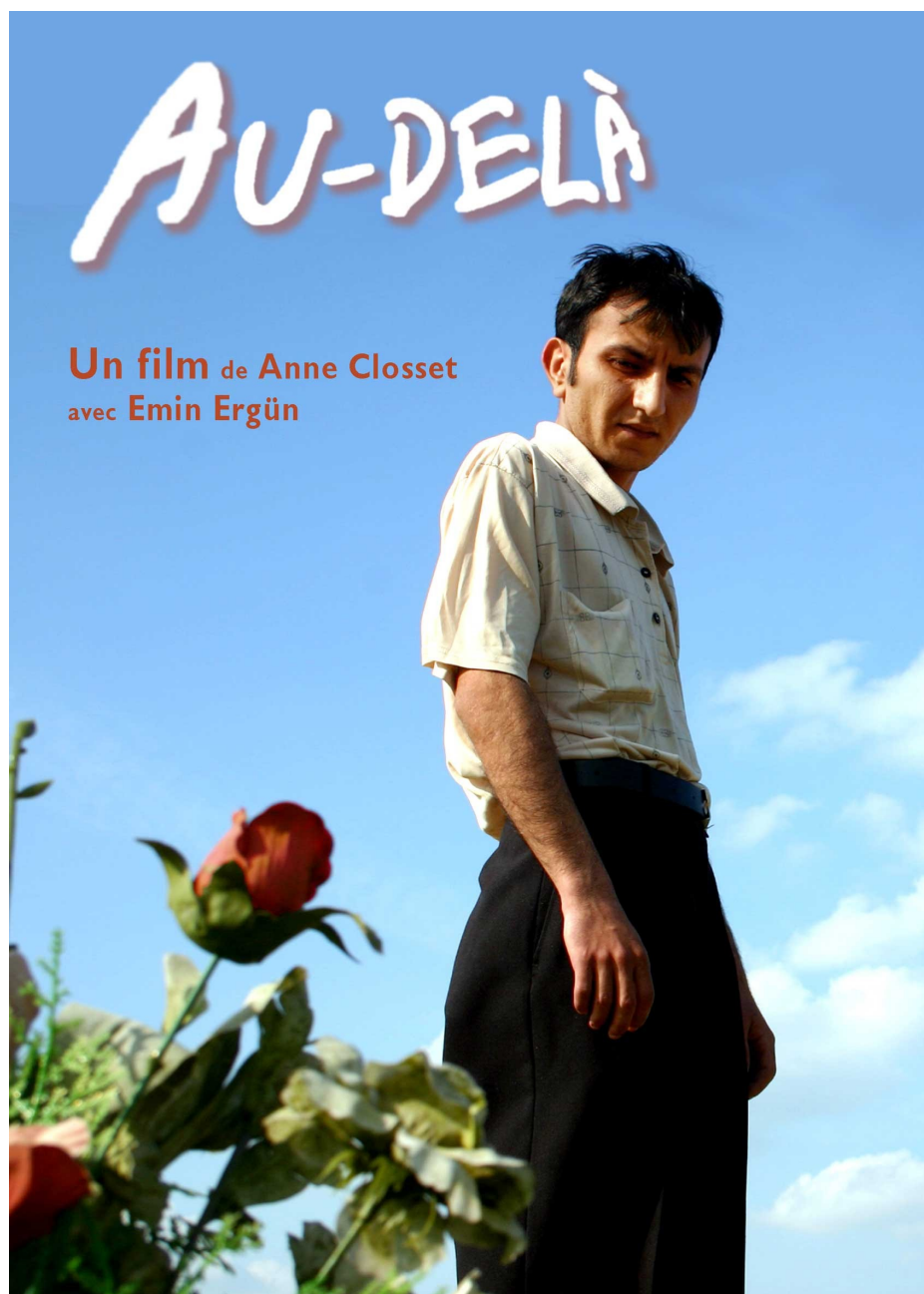


Athamor Production & Le GSARA
présentent



DOSSIER PEDAGOGIQUE

SOMMAIRE

1. Informations pratiques

2. Note de l'auteur

3. Thèmes et réflexion :

A. Une double transmission

B. Identité et religion

C. La rue, un lieu de transgression

D. Se battre pour exister ?

E. « Besoin de rien » ?

F. Aller au-delà de soi

4. Entretien d'Anne Closset avec Philippe Simon

5. Le livre d'or

6. Les retours presse

AU-DELÀ

un film d'Anne Closset



Emin, jeune Turc de 23 ans, part sur les traces d'un ami, d'un frère, d'un père spirituel, trop tôt disparu: Jacques, Jaco, Jacob.

Entre horizons barrés et espoirs fous, de la gare du Nord à Bruxelles, quartier chaud, à la cabane près du pont de la rivière quelque part dans la montagne de Haute Savoie, la quête d'Emin est celle de tous ceux qui veulent quitter la famille, le ghetto, le quartier, la ville, ou le pays quand ça oppresse de partout...

Les différentes possibilités de visionner le film :

A l'Actor's Studio,

Des horaires à la carte entre 9h30 et 13h au plus tard.

Minimum 20 élèves pour une séance.

Tarif : 4,5 € par élève. Gratuit pour les professeurs accompagnants.

Réservation de la salle minimum une dizaine de jours avant.

A l'école ou dans votre association

Le support disponible pour le film est du DVD ou une cassette VHS.

Mais aussi :

Un débat

Animé par la réalisatrice après le film. A discuter selon vos attentes.

Durée du film : 74 min

Durée estimée de l'animation : 40 min

A partir de 12 ans

Contacts

Sandra Démal

sandra.demal@gsara.be

Aux heures de bureaux : GSARA, 26, rue du marteau, 1210 Bruxelles +32 2 218 58 85

2. Note de l'auteur

Emin, jeune garçon de 22 ans de nationalité turque, musulman de confession, part sur les traces de Jacob, 40 ans, de nationalité belge, passionné de judaïsme.

Emin a grandi, écartelé entre deux mondes. D'un côté sa famille qui voulait en faire un bon musulman turc, de l'autre, son quartier où prostitution, réseaux mafieux et communauté turque cohabitent. A 12 ans, il rencontre Jacob qui va devenir son re-père jusqu'à ses 17 ans.

Aujourd'hui Emin est sans travail avec des problèmes judiciaires, une femme, un enfant et un mal de vivre qui l'empêche d'avancer. En partant sur les traces de Jacob, Emin tente de mettre de l'ordre dans sa vie.

Devenue sa confidente, je l'épaule dans ce voyage. Un jour il me confie « Tu sais, ce film est la première chose que j'ai envie de bien faire dans ma vie ».

Entre la caméra et Emin s'installe une triple relation : quand il réfléchit tout haut, elle devient une partie de lui, quand je l'interpelle, il lui parle comme à une amie, quand il l'oublie, c'est quand il parle à Jacob.

C'est dans cette relation très particulière que commence ce voyage avec Emin.

Un voyage entre Bruxelles, le quartier d'en bas, celui qu'il connaît bien et la Haute-Savoie, la montagne de Jacob qu'il aimerait connaître. Avec une certaine nostalgie, il va retrouver des amis de Jacob, des personnes qu'il lui avait fait rencontrer et dont il lui avait parlé.

Ces rencontres redonnent vie à Jacob décédé et questionnent Emin sur son passé difficile de jeune immigré en proie à la délinquance. Cette confrontation entre Jacob et ses amis déstabilise tout le système de valeur d'Emin et met en relief les mécanismes qui l'empêchent d'exister.

Emin confronte sa conviction « Tu n'existes que si tu as de l'argent », à celle de Jacob, « l'argent tue et asservit ».

Jacob lui a appris beaucoup de choses sur la vie. Il y a une chose qu'Emin n'a pu faire avec lui, s'envoler du haut d'une montagne en delta-plane.

Il va tenter de réaliser ce rêve.

Anne Closset

3. Thèmes et réflexion

A. Une double transmission

« ... Je suis un enfant de paysans. Mes parents avant de venir ici, ils travaillaient avec la terre. Mes grands-parents aussi et mes arrière-grands-parents aussi. La génération se casse avec moi, avec nous... »

Emin est né à Bruxelles. Ses parents sont venus de Turquie, il y a 30 ans pour trouver du travail. Les valeurs que son père lui a transmises sont liées à un contexte culturel différent.

Une vie rurale dans un pays marqué par l'histoire de l'Empire Ottoman, et la religion musulmane.

Comment un père qui ne connaît pas le pays où il vit, ni la langue, peut-il aider son enfant et se faire respecter ?

« ... Mon papa, il ne savait plus me contrôler, on n'avait plus de contact père et fils. Pourquoi ?... »

A 13 ans, Emin est en crise avec son père.

Que provoque la rupture du lien avec le père chez un enfant ?

Quel est le rôle du père ?

« J'ai eu des moments où je parlais tout seul, des moments où on me prenait pour un malade qui fait que parler tout seul. »

Emin ne trouve plus de soutien dans sa famille. Ses parents ne le comprennent pas.

Il a besoin de trouver d'autres repères.

Quelle détresse peuvent vivre ces jeunes immigrés de deuxième génération ?

Comment concilier deux cultures ?

A 13 ans, Emin rencontre Jacob chez Madame Monique, une voisine prostituée pour laquelle il fait régulièrement des courses. Une amitié particulière va les lier pendant 5 ans.

« Jacob, c'était comme quelqu'un de mon âge pour moi, même s'il avait 20-30 ans de plus que moi, c'était comme un ami, un vrai ami... »

Jacob est belge, il voyage beaucoup. Il vit 6 mois par ans chez Madame Monique. Les 6 autres, il part en voyage ou séjourne dans sa cabane en Haute Savoie. Pour Emin, c'est un homme libre qui vit en relation étroite avec la nature. Jacob prend Emin sous son aile et l'emmène souvent en moto loin du quartier bétonné, découvrir d'autres horizons.

Quel rôle Jacob a joué dans l'histoire d'Emin ?

B. Identité et religion

« Dans la tête de mon père, il voulait me faire Imam parce que mon père savait bien lire le Coran »

A l'âge de 6 ans, le papa d'Emin l'accompagnait à la mosquée pour qu'il apprenne à lire le Coran, en arabe. Son père pouvait aider son fils à lire le coran. Pour Emin, jusqu'à ses 12 ans, ce lien d'apprentissage qu'il avait avec son père était important.

Par contre, son père pouvait difficilement le soutenir dans son apprentissage à l'école car il ne connaissait pas le français.

Emin a eu deux écoles de vie très différentes. L'une liée à son pays d'origine et à sa religion, l'autre liée au pays dans lequel il vit. Les valeurs ou codes de vie qu'il apprenait en se confrontant à la culture locale n'étaient pas toujours reconnus par sa famille.

Comment vivre dans un pays étranger sans trahir ses origines culturelles et religieuses ?

« ...C'est un café un peu musulman, je veux dire le patron est musulman, tu peux discuter avec lui, comme il me dit « Le Ramadan c'est bientôt ». Tu vois, je bois mais à un moment donné, je me dis « Je suis musulman, pourquoi je bois ? ». Moustafa aussi est comme moi,... ».

En Belgique, dans une culture occidentale, l'alcool est une boisson courante et considérée comme conviviale. Mais pour un musulman, boire de l'alcool c'est interdit. Emin est face à deux repères et se sent perdu. Quand on est un enfant, ce n'est pas facile d'être confronté à des codes différents qui peuvent parfois être très contradictoires.

Quels sont les malaises et les difficultés qui peuvent être engendrés par la diversité culturelle ?

Un jour, Jacob invite Emin à entrer dans une église.

« Il me faisait découvrir une deuxième religion, cela me faisait du bien... »

Différentes religions cohabitent dans notre société, et le fait d'en découvrir une autre fait du bien à Emin. Pourquoi ?

Emin prie en musulman devant la tombe d'un ami de religion juive

Les différentes pratiques religieuses ont des points en commun. Les croyances sont-elles là pour entraver ou créer des liens ?

C. La rue, un lieu de transgression

« A un moment donné, je n'en pouvais plus, je ne voulais plus, je voulais chercher autre chose. Cela n'allait plus, je voulais faire des choses que mon père disait « Ne fais pas cela, ne fais jamais des choses comme cela ». Je voulais savoir, parce que les choses qu'on t'interdit te rendent curieux. J'étais encore plus curieux. »

Emin avait besoin de trouver autre chose, d'expérimenter lui-même la vie. Il ne comprenait pas pourquoi son père lui interdisait des choses qui, dans son quartier étaient autorisées.

Qu'est ce qui fonde les interdictions ?

« C'était toujours dans la rue, dans la rue, dans la rue... »

Adolescent, Emin passait son temps libre dans la rue. La rue était son terrain d'expérimentation, d'apprentissage où certains codes pouvaient être transgressés.

En quoi la rue peut-elle être un terrain d'apprentissage ?

« ...J'ai appris à 13 ans, tout ! C'est mauvais psychologiquement pour quelqu'un, cela dérange. Moi cela me dérange, maintenant que je sais beaucoup de choses, que j'ai vécu, fais beaucoup de choses. Cela me dérange parce que j'aimerais bien apprendre par étage, par palier,... »

Emin sent qu'il est allé trop vite. Pour son père il est normal que son enfant joue dans la rue, comme il le faisait enfant dans son village. Mais ici dans le quartier où ils vivent, l'environnement ne présente pas les mêmes conditions d'épanouissement. Emin vit dans un quartier où prostitution et réseaux mafieux cohabitent.

En quoi le quartier où l'on vit influence-t-il notre devenir ?
Apprendre par palier permet-il un meilleur épanouissement ?

« Plus les gens faisaient des conneries, conneries graves, plus ils étaient grands et forts, plus ils étaient respectés. C'était cela chez nous. C'est un quartier chaud, c'est un quartier où tu dois essayer d'être dur, fort pour survivre. Tu dois être vraiment matérialiste, tu dois avoir un pouvoir quoi ! »

Dans le quartier d'Emin, dans le milieu qu'il fréquentait, il était normal de faire des conneries. C'était, un moyen d'exister aux yeux des autres et de se faire respecter.

Quelle influence l'environnement peut-il avoir sur l'individu ?

Je disais « Jacob ne fait pas cela, si tu fais cela, on va croire qu'on est des Pédés, des gens anormaux. Ici, c'est un quartier chaud, il y a beaucoup de Marocains, de Turcs, des gens que je connais qui passent. »

Jacob venait d'un autre quartier, il était différent des personnes qu'Emin rencontrait dans son quartier. Il pensait autrement, faisait des choses qui étonnaient Emin. Il n'avait pas peur de ce que penseraient les gens du quartier s'ils le voyaient prendre de l'énergie sur un arbre.

Pourquoi avons-nous peur du regard des autres ?

D. Se battre pour exister ?

Tu devais oser taper un type pour dire « C'est moi, je suis plus fort que lui, j'ai tapé un type de 30 ans et j'ai 15 ans, je suis plus fort, regardez ma force ! »

Pour Emin, quand on est un homme, il est normal de se battre. Un homme doit avoir de la force et du courage.

La violence exprime-t-elle une quête identitaire ?
Pouvons-nous nous affirmer autrement que par la violence ?

« ...Quand un petit voyou, il vole dans une voiture, tu sais que ses jambes, elles tremblent. Il a peur, mais il le fait. »

Pourquoi voler dans une voiture malgré sa peur ? Est-ce un jeu, un acte de survie, l'expression d'une colère, ou une forme de résistance à un environnement trop oppressant ?

« Pour moi, c'était intéressant de rencontrer Jacob, de voir quelqu'un qui ne s'est jamais disputé avec un homme... »

Emin questionne Jacob le pacifiste qui a une autre manière de fonctionner par rapport à son environnement.

En allant en Haute Savoie, il découvre que Jacob a aussi du courage. Il a construit sa cabane et est parti à l'aventure à moto.

Emin le courageux qui, à 15 ans a pu taper un homme de 30 ans, a peur et exprime sa fragilité quand il part à la recherche de la cabane de Jacob.

Le fait de montrer sa force n'est-il pas une manière de cacher sa fragilité ?

Le monde dans lequel on vit nous autorise-t-il à être fragile ?

E. « Besoin de rien » ?

« Quand j'étais petit je volais beaucoup dans les étalages, j'étais presque obligé. Je volais pour montrer à mes copains « Ouais regarde, moi aussi j'ai acheté une cassette Game Boy ! ». Même si tu ne l'as pas achetée, tu dis « Je l'ai achetée, tu vois ! ». Cela te fait des dialogues, cela te fait un plus qu'on parle de toi. Tu es fier qu'on parle de toi, tu existes quoi ! ».

Emin ne recevait pas d'argent de poche de ses parents. Il ne pouvait pas s'acheter les mêmes jeux que ses copains. Il se sentait exclu, on ne s'intéressait pas à lui.

Dans ces conditions, voler était pour lui un acte qui lui permettait d'exister et d'être reconnu.

Pour lui, enfant d'immigrés, il est plus difficile de se faire reconnaître dans une société où il est considéré comme étranger.

Comment exister dans un monde qui se construit de plus en plus sur des valeurs matérialistes ?

« Jacob, il ne voulait pas s'attacher, mais il s'amusait, il n'avait pas d'argent mais il s'amusait, il partait, il voyageait. Il voulait découvrir que...la terre est ronde et il pouvait aller partout... »

Emin se questionne, Jacob était un homme libre. Il n'avait pas d'argent et pourtant il voyageait et s'amusait. Il avait choisi une vie qui lui donnait un minimum de contraintes matérielles. Il trouvait que l'argent l'asservissait et l'obligeait bien souvent à faire des choses qui ne l'épanouissaient pas.

Il y a un déchirement entre une vie où l'on n'a besoin de rien et où l'on est bien, et cette vie où l'on a besoin de tout et où l'on est mal.

Est-il possible aujourd'hui de vivre avec un système de valeurs différentes que celui qui nous est proposé ? Comment trouver son propre système de valeurs ?

« Ici, il n'avait besoin de rien. Maintenant, je sens bien Jacob. Je sens ce qu'il voulait ici, plus ou moins. C'est la liberté qu'il voulait, il voulait voir les montagnes. Il voulait voir une liberté vue de l'œil. Et vue du cœur et de l'esprit... ».

En quoi le monde qui nous entoure nous empêche-t-il d'être libre ? Y a-t-il un lien entre l'acceptation de nos différences et la liberté ?

F. Aller au-delà de soi

« ... Je ne sais même pas ce que je recherche, mais je recherche quelque chose. Mais, je ne sais pas quoi. Je trouvais cela bien d'aller haut de soi, de chercher haut de soi, mais quoi ? Au-delà, mais quoi ? Je ne sais pas. »

Emin, en partant sur les traces de Jacob, cherche un autre lui-même. En allant à la rencontre de Jacob il se questionne et tente d'appréhender sa vie autrement.

Quelle place donnons-nous à la rencontre et à l'expérience ?

« Je ne savais pas que la France était aussi belle. Moi, j'ai été près de Paris, des cités. C'était pire qu'à Bruxelles. C'est pour cela, je n'avais pas aimé. Mais si je vois cela, maintenant, c'est vraiment le paradis ».

Pour Emin, le monde était à l'image de ce qu'il connaissait. Jacob lui a permis de s'ouvrir à un monde différent. Il se rend compte que la vie peut être différente de ce qu'on lui a appris. Changer d'environnement l'a ouvert à un autre possible.

En quoi l'environnement dans lequel on vit peut-il influencer notre identité et notre devenir ?

4. Entretien d'Anne Closset avec Philippe Simon

P : A l'origine d'un film, il y a souvent une rencontre, un questionnement, j'imagine que c'est le cas pour « Au-delà »...

A : En effet, au départ il y a cette rencontre inattendue. J'ai rencontré Emin alors qu'il avait 12 ans. Jacques, qui me l'avait présenté, lui avait dit que j'étais son amie, une personne de confiance. A 22 ans, il revient chez moi pour savoir où Jacques était enterré. Il lui avait promis que s'il mourait, il irait graver une étoile de David sur sa tombe. Il ne l'avait pas fait et en avait des cauchemars.

J'étais très touchée par la manière dont il parlait de Jacques, dont il était habité par lui et dans ce besoin de le retrouver. Ses yeux tentaient de trouver en moi quelque chose qui le rapprocherait de lui. Ce soir là, comme emportés par un inexplicable besoin, nous avons décidé de faire un film ensemble, « pour Jacob ».

P : Je vois deux thèmes qui se chevauchent dans le film. D'un côté, il y a cette rencontre avec ce jeune turc qui exécute la volonté d'un mort et de l'autre, vous, qui prenez le relais d'une rencontre. A travers ce voyage, c'est comme si vous partiez aussi à la recherche de Jacques disparu.

A : Ma motivation était d'aller à la rencontre d'Emin. Mais aussi de Jacques dans Emin. Quel était ce personnage qui habitait Emin ? C'est la quête de Jacques qui nous liait. Nous avons donc décidé de partir à l'aventure. Je suis rentrée dans ce processus avec lui sans savoir où cela nous mènerait, avec ce que ça implique sur un tournage en terme de risque et de disponibilité. Il fallait que l'on vive quelque chose ensemble, que chacun donne un peu de soi. C'est ainsi qu'Emin m'a ouvert son univers.

P : La présence ou plutôt l'absence de Jacques semble avoir conditionné tout le film. Ce qui détermine Emin dans son contexte est subtilement mis en lumière. On retrouve un peu ces évidences, de ce que l'on pourrait appeler les zones urbaines d'immigration, et en même temps vous évitez tous les clichés. Et puis tout bascule et c'est comme si l'on quittait ce jeune turc au profit de ce travail de l'absence.

A : J'ai choisi de raconter un processus tel que je l'ai vécu avec Emin. Au tout début du montage j'avais deux films, deux univers. Il a fallu faire un choix au niveau de la narration, pour retrouver et transmettre les éléments émotionnels et le vécu. C'est le ras-le-bol d'Emin qui est au départ de tout. Un passage à vide.

P : C'est là que la quête commence...

A : La recherche d'un disparu tout d'abord. Jacques représentait l'homme de la nature, quelqu'un d'assez libre. C'est une identité belge aussi, qui lui a donné des repères pour vivre ici et permit d'appréhender les choses autrement dans le milieu urbain qui est le nôtre.

Dans un autre sens, il l'a aussi ramené à ce goût de la nature et ce besoin d'être en lien avec l'environnement, de se ré-accordé avec son milieu, de retrouver des racines qu'il n'a pas eues. Ce voyage, c'était donc retrouver un être absent, mais aussi faire un itinéraire vers l'autre, l'inconnu, et à travers ça, se trouver lui.

Au-delà de l'absence, le nœud du film c'est une tension identitaire entre l'individu et son environnement. Cette tension existe très fort aujourd'hui, que ce soit dans le rapport à l'autre, à la société, à l'école, à la justice... et Emin l'exprime très bien.

P : Vous parlez d'identité, il y a quelque chose de fort entre ce jeune turc musulman, inscrit dans un monde social très clos, déterminé et ce Jacques, marginal, d'obéissance judaïque. Il reste cependant des zones d'ombre sur leur relation qui nous amènent juste au seuil de nous poser des questions.

A : La quête c'est l'enjeu du film, un enjeu dramaturgique. Le film c'est le processus de Emin et sa quête à lui, sa transformation. Au début, on a l'impression qu'il joue ses personnages, pour garder la face dans le quartier. A la fin, il est beaucoup plus en lien avec lui-même, ses émotions, et il nous touche autrement. C'est cela qui m'intéresse.

Qui est Jacques ? Je préfère que cela reste dans l'imaginaire, que le film soit ouvert. Je n'ai pas envie qu'on pose des jugements. Le manque est un moteur, j'aime bien l'idée de laisser une frustration, quelque chose qui peut par après continuer à bouger en soi ou pas.

P : Malgré l'absence de commentaire, beaucoup d'éléments du film renvoient à la personne qui est derrière la caméra. Toutes ces options de mise en scène, de traitement et d'écriture me semblent fondamentales et pas anodines. Il y a un discours derrière tout cela ?

A : Ce film m'a beaucoup interpellé sur la société dans laquelle on vit. Qu'est-ce qu'un acte de délinquance ? Une impulsion ? Quelque chose dans le besoin d'exister ? Il faut voir cette réalité sous un autre œil que

celui du jugement. C'est peut-être aussi un acte de valeur. Il y a une beauté dans la résistance. C'est dans cette ouverture d'esprit que j'ai voulu faire exister ce film.

P : Au niveau du tournage, comment les choses se sont-elles déroulées ?

A : J'ai tourné seule au début. J'avais besoin de cette intimité dans l'image, pour créer le lien. J'ai travaillé dans le présent : on décidait d'un lieu mais on ne savait pas ce qui allait s'y passer. Puis, j'ai vu naître quelque chose d'important entre lui, la caméra et moi. Cette complicité m'a encouragée à continuer. Nous avons pris le temps de nous rencontrer et avons décidé ensuite d'une période de tournage. Au début du montage il venait régulièrement, il voulait être sûr de pouvoir défendre le film. Et puis il m'a fait confiance. Un processus de film c'est aussi un processus de relation. Ça n'a pas été facile pour lui de décider de faire le film. La pression de son environnement est très forte. Cette partie de sa vie qu'il livre, sa famille ne la connaît pas du tout. Le fait de faire un film l'a forcé à faire le lien, à imposer cette autre identité.

P : Aujourd'hui le film sort en salle. Ces partis pris de réalisation et de tournage n'en font pas un documentaire « facile ». Il y a une nouvelle prise de risque, qu'est-ce qui vous motive à continuer l'aventure ?

A : Ma motivation c'est de faire exister le film à Bruxelles. Il est ouvert à tous les publics.

J'ai déjà eu l'occasion de le présenter dans des festivals à Bruxelles, à Tunis et à Paris et j'ai pu observer qu'il y a vraiment une rencontre entre ce film et les gens qui le voient.

J'ai envie de réinstaller un dialogue avec le public, que quelque chose se passe dans une petite salle, où il peut y avoir des rencontres. C'est ce rapport qui manque au cinéma aujourd'hui.

C'est vrai que dans ma manière d'aborder ce film, je cherche aussi la limite entre la fiction et le documentaire. Ça reste un documentaire dans le sens où je suis une histoire telle qu'elle est vécue spontanément, sans mise en scène. Ensuite, pour pouvoir retrouver l'émotion d'un tournage et la transmettre, j'ai recours à des principes dramaturgiques qui sont de l'ordre de la fiction. Pour donner du sens à la réalité, je suis obligée de la transposer, de la ré-interpréter.

Moi aussi je me construis en faisant des films. Il y a chez moi un besoin permanent de rentrer dans une expérience de vie et dans un processus, pour amener vers quelque chose. Ce film m'a appris beaucoup sur quel genre de cinéma j'ai envie de défendre. Aussi, je reste persuadée qu'il y a un public pour les documentaires d'auteurs. C'est donc un pari.

5. Le livre d'or

Un récit tellement vrai avec ses fautes tant orales qu'écrites (Jacop), un déballage plein d'émotion et de courage, une affaire de « cœur ». Une rencontre entre un héros et l'anti-héros et pourtant, quelque part, tous les deux en marge de la société normalisée. Un cheminement parallèle dans l'ombre et la lumière avec les deux personnages. Une histoire double qui, prise dans un sens est celle de quelqu'un qui est, et prise dans l'autre sens celle de quelqu'un qui a été (...)

Liliane LEPAS (Mission Locale de Forest)

Merci d'avoir conçu et mis en images simples, sobres et justes, ce document très humain. J'aime votre façon de montrer par des séquences courtes et pudiques, la vie, la mort et la trajectoire entre ces deux données.

La lumière et les ombres collent parfaitement aux images montrées (...)

Greta Raemdonck (Spectatrice)

(...) Un documentaire artistique qui fait appel aux symboles pour retenir, noter, transmettre la parole qui par essence est fugace (...)

Christiane Henry (Spectatrice)

(...) Une très belle histoire dont tu sers et cernes assez bien les enjeux et les diverses émotions. Beaux personnages, situations surprenantes et riches, dérives et voyages au-delà de pas mal de frontière. J'aime beaucoup ce côté hybride, métissé où tu nous invites à venir tisser à notre tour les fils de nos histoires.

(...) Cette façon si particulière de parler de choses essentielles, comme sans y toucher, avec finesse et une belle distance.

(...) Ce qui me frappe est justement la variété des sujets abordés, parcourus, pris frontalement ou par la bande dans ta façon du faire parler "le petit turc". Dans cette diversité de thèmes, tu navigues bien, sans bavardages ni volontarisme didactique et cela fait du bien.

(...) Je suis intimement persuadé que nous avons besoin d'histoires comme celle que tu nous racontes dans *Au-delà*, qu'elles nous sont nécessaires, voir indispensables, qu'elles éclairent nos vies et parfois y contribuent.

Philippe Simon (Cinergie)

Un film sensible sur une interrogation humaine « d'où les personnes tiennent-elles leurs force »(...)

Il y a quelque chose de puissant et de sauvage dans ce documentaire qui révèle la vie d'un homme « hors société », fascinant un jeune dans la

ville, cherchant une place dans la société (...)
« Au-delà » un symbole de la transformation toujours possible.

Joelle Timmermans (Spectatrice)

« J'ai beaucoup aimé ! Film d'une très grande humanité qui fait sauter les clichés sur l'émigration et sur bien d'autres choses. Grande densité psychologique aussi. Et puis, l'esthétique. ! Je suis très content de l'avoir vu. Merci encore ! »

Un Psychanalyste et Séminariste à Lumen Vitae

« ...c'est un film émouvant, je l'ai beaucoup apprécié pour la sobriété des sentiments qu'il exprime mais aussi pour ce qu'il laisse percevoir de tout ce potentiel humain gâché par manque de connaissance.... »

Monique Licht